

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 2

Rubrik: Lettre d'une fervente

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

certainement très loin dans l'histoire de notre pays, et qui, de nos robustes montagnards et des habitants de nos vallées, même les plus reculées, a fait dès longtemps des musiciens d'instinct. Là, près de l'Alpe fière et sauvage, au seuil de nos glaciers étincelants et de nos forêts profondes, comme sur les bords de nos lacs d'azur, là, se révèle la véritable source de notre art national, grossie des mille petits affluents des traditions populaires, des œuvres anonymes et simples qui restèrent gravées dans la mémoire de nos ancêtres, et dont nous retrouvons maints souvenirs dans les rustiques fêtes populaires qui se célèbrent encore en certaines vallées. Longtemps ces rudiments de musique furent la seule formule d'art connue de ces laborieuses populations. La longue contemplation d'horizons familiers finit par créer en elles une image sonore de la patrie, qui se traduit par ces chœurs populaires à trois et quatre voix que l'on est surpris d'entendre dans la bouche de nos bergers et de nos montagnards.

A suivre.

E. GIOVANNA.



Lettre d'une fervente.

IL était une fois..... une bohémienne qui, par les routes ensoleillées où vagabondait sa jeunesse en fleur, chantait des chansons vagues et infinies. Les beaux tziganes, en passant, cueillaient à son cœur ouvert et dans ses prunelles que leurs baisers faisaient luire, des ivresses brusques et profondes. Ils lui donnaient en lui disant adieu, des cailloux brillants et des morceaux de verre qui sonnaient sur ses haillons. Elle avait franchi des montagnes et des rivières, traversé les frontières de plusieurs pays, côtoyé des bois et des mers, mais elle ignorait le lieu de sa naissance et continuait d'aller sans but, au gré de son caprice.

Un soir qu'elle mêlait au crépuscule les ryth-

mes bizarres et les modulations indécises d'une étrange mélodie, quelque notaire de petite ville la rencontra d'aventure. Il fut saisi d'admiration, de pitié et d'indignation en voyant que libre, belle, à demi nue elle répandait ainsi en la campagne solitaire, le trésor de sa voix. Il la conquit par des promesses mensongères, habilement formulées, et l'emmena vers une petite cité propre et neuve où de paisibles bourgeois filaient des jours sans orages.

Là, des êtres dignes et satisfaits, vêtus de noir et bourrés de principes, lui enseignèrent le solfège et la morale consacrée. Elle s'efforça de se conduire comme ceux qu'elle voyait autour d'elle, voila son sein frais et ses bras harmonieux, apprit comment vocalisent les élèves des Conservatoires et comment les propriétaires, les marchands et les prud'hommes légitiment leurs calmes amours. Mais le meilleur de son cœur était resté là-bas et bientôt elle se tut. Les sources de son inspiration tarirent. Elle ne pouvait chanter éperdument comme jadis la griserie des horizons illimités et des fugitives heures de volupté en la liberté des grands bois. Parmi ceux qui l'avaient captée, emprisonnée, banalisée, parmi ceux même qui offraient à sa beauté persistante, des diamants et des satins, elle resta lointaine, silencieuse comme en allée, avec des yeux sans lumière et des lèvres sans ferveur.

Voici que l'âme de certains artistes m'apparaît comme une bohémienne vagabonde que guettent au passage des critiques, des moralistes et des pédagogues. Cette chose subtile et vibrante, ouverte à toutes les joies, à toutes les souffrances, hantée de tous les rêves, peuplée de toutes les visions, cette fantaisie divine qu'est une âme d'artiste, nous voulons la saisir, la façonner, la réformer, la soumettre à tout un ensemble de lois, respectables seulement par le long usage qu'on en fit. Nous voulons l'imprégner de morale classique et de religiosité impersonnelle et régler jusqu'à la manière dont elle se traduira extérieurement. Quelques-uns la déclarent grecque, d'autres la proclament romantique; les ignorants lui proposent des modèles, lui indiquent sa voie et lui édifient des plans. Des bienfaiteurs tyranniques et encombrants lui montrent des chemins tout tracés au bout desquels ils placent comme but et comme récompense, deux flasques chimères: la gloire et l'argent. En agissant ainsi on la trouble, on la déforme, souvent on la tue; souvent il reste entre nos mains de persécuteurs, ce qu'il resta de l'insoucieuse

bohémienne: une lyre muette, la fin d'un songe.

Les êtres d'élite ne devraient-ils point échapper au joug des codes élaborés pour régir la masse, c'est-à-dire la passive multitude des médiocres et des bourgeois? Ils ne font plus partie de cette masse; ils sont loin de nous, plus haut que nous; suprêmement individuels. Ils ont des personnalités distinctes qu'on ne peut plier sans les amoindrir et les vulgariser, à des prescriptions, à des théories générales et intransigeantes. Et puisque l'on ne saurait bâtir pour eux une éthique spéciale, des lois conformes à leurs natures et à leurs aptitudes, mieux vaudrait s'en rapporter simplement aux tendances de leurs cœurs et de leurs génies, au critérium de leurs consciences.

Cette manie humaine de vouloir légiférer les sentiments même qui sont le plus spontanés, le plus en dehors du calcul, du raisonnement, de la volonté, ne date pas d'hier et va, hélas, croissant et se généralisant. Depuis Cakyâ-Monni et Solon, que d'inutiles casuistiques et de réfutables dogmes ont encombré l'histoire!! Que d'inquiets, de timides, de scrupuleux, de satisfaits, de vaniteux et de prêcheurs bornés s'insurgèrent contre les audaces et la nouveauté du génie! En tous les temps, à tous les âges, ces fanatiques esclaves d'une consigne ou d'une tradition, se sont élevés contre les manifestations des talents qui ne se mettaient point au service de leur cause et n'adoptaient pas leur manière d'envisager le ciel et la terre.

Qu'on demande au commun des mortels, à nous chétives créatures sociales, de respecter toutes sortes de sentences, de préceptes et de maximes, d'observer de féroces et multiples commandements; qu'on fasse rentrer nos esprits dans le grand moule conventionnel, qu'on nie notre droit de concevoir à la clarté de nos propres consciences un idéal particulier du beau, du bien, du mal, cela est encore compréhensible. Car nous n'avons pas de personnalité violente à épancher au grand air, nos faibles cerveaux sont inaptes à créer, notre neutralité ne privera pas les siècles futurs d'un chef-d'œuvre. Et de plus, atomes sans couleur d'une grise totalité, nous ne pourrions vivre pacifiques et heureux, sans l'appui et la sanction journalière de ce groupe dominateur et nombreux qui se présente lui-même sous ce titre pompeux: « Les honnêtes gens. » Notre inaction et notre obéissance sont l'hommage que nous rendons à sa puissance et la récompense que nous devons à sa protection. Mais,

il ne faudrait pas enchaîner l'essor de ceux qui sont capables de bâtir eux-mêmes leur destinée et d'enfanter des travaux où triomphera leur individualité; il ne faudrait pas encombrer leur chemin d'ordres et de défenses, ni retarder par des mesures arbitraires, des enseignements despotiques et des formules absolues, leur marche en avant et l'éclosion de leurs œuvres. Nous devrions considérer l'âme d'un artiste, comme l'émanation spontanée d'une divinité bienfaisante, comme un miracle que nous pouvons accepter sans le bien comprendre, comme une expansion harmonieuse plus haute et plus pure que les conceptions limitées de nos esprits méthodiques, comme une ingouvernable force de la nature.

Il serait d'ailleurs dans notre intérêt de faciliter son épanouissement en la regardant comme l'expression la plus complète de la liberté humaine, parce que, le plus souvent, elle est la voyante des aubes lointaines, elle synthétise d'avance les progrès auxquels nous serons bien forcés de nous soumettre une fois ou l'autre, malgré nos luttes entêtées et nos étroitesse de radoteurs, car il *faut* bien que le monde évolue; elle enclôt toute une prescience; elle contient en résumé les lumières auxquelles bon gré mal gré, tôt ou tard, nous devons nous éclairer sous peine de rester dans la nuit.

Soyons humbles, ayons confiance; ne décourageons pas les chercheurs de Beauté par notre mépris et notre opposition. Cessons de dire qu'un homme est un fou, un déséquilibré, un inconscient, incapable de voir en lui-même et de décider le genre d'élaboration qui convient le mieux à son tempérament, lorsqu'il tente une rénovation ou met au jour une œuvre émancipée de toute tradition, indépendante de toute influence antérieure.

Nous nous sommes trompés si souvent; tant de génies ont passé et triomphé que nous avons méconnus, attristés par nos doutes, entravés par nos mauvaises volontés et notre obstination de retardataires. Prenons garde de ne pas rester demain, quand sonnera l'heure tardive de la justice et de la réparation, avec la honte et l'ennui d'avoir fermé nos oreilles à la musique d'un Verlaine ou souri de pitié devant le Balzac d'un Rodin.

Les papes et les princes de la renaissance italienne eurent si grand souci de plaire aux artistes et de protéger la tangible floraison de leurs âmes, que tout au plus leur demandèrent-ils de ne pas nuire à la sécurité publique. Et c'est ainsi

qu'ils firent de leur époque, un long, un esthétique et glorieux miracle vers lequel nous ne pouvons nous retourner sans frémir d'envie et d'admiration. Et nous oublions que Cellini vécut de rapines et de débauches, puisque son Persée de bronze extasia les yeux des pèlerins et poétise les soirs de lune sur la place de la Seigneurie.

Nous avons mal compris le sens du mot *révolutionnaire* que nous employons la plupart du temps comme un qualificatif injurieux. Un révolutionnaire — surtout en art et en littérature — est celui qui va nous ouvrir des horizons inexplorés, celui qui va briser les vieilles idoles vidées jusqu'aux moelles, les fétiches dont le prestige s'use. Il presse l'avènement des idéals vierges, il détermine l'apparition des jeunes lendemains. Il a suffisamment conscience de sa force et foi dans son étoile pour se constituer lui-même arbitre de son œuvre, la soumettre aux lois d'équilibre et d'harmonie que lui-même conçoit, échapper ainsi à l'enquête et à la tyrannie d'une foule routinière. Les romantiques apparurent aux classiques comme d'insensés révolutionnaires; aujourd'hui ce sont les symbolistes qui jouent ce rôle vis-à-vis des parnassiens. Toute l'histoire nous révèle par mille exemples semblables que les révolutionnaires furent simplement et presque toujours des « contemporains de l'avenir. » Qu'ils soient bénis puisqu'ils personnifient la libération, l'affranchissement, l'espoir; puisqu'ils vont féconder les champs incultes et réchauffer la vieillesse du monde avec un peu de soleil nouveau.

EVA.



LA VIE MUSICALE A BERNE

Coup d'œil rétrospectif sur 1900-1901.

LA saison écoulée fut une des plus riches en concerts que l'on puisse signaler depuis nombre d'années. Nous ne parlons naturellement pas des représentations d'amateurs, qui sévirent aussi innombrables, soirées de musique et comédie, où l'art ne joue qu'un rôle secondaire et dont les organisateurs ne sont pas toujours doués d'un instinct musical de premier ordre. Que leur concert ait attiré du monde, que l'on ait fait de l'argent, que l'on ait applaudi par complaisance et fait bisser la plupart des numéros, cela suffit à leur bonheur et on les entend

s'écrier après la représentation : « Quelle belle manifestation d'art nous avons créée ! » — *O sancta simplicitas...*

Nous avons entendu en dehors des soirées de sociétés nombre de concerts intéressants parmi lesquels il nous faut citer en premier lieu ceux de la *Liedertafel*, du *Cäcilienverein* (chœur mixte), et de l'orchestre philharmonique sous l'intelligente et artistique direction de M. le Dr *Carl Munzinger*. — La *Liedertafel* ouvrit la saison le 27 décembre avec un concert auquel participaient comme solistes les principaux membres de la société, et dont le programme retraçait l'histoire du Lied allemand au XIX^e siècle. M. C. Hess, l'éminent organiste bernois, en une causerie des plus captivantes, faisait l'historique du programme au début du concert, intéressant exemple à suivre dès que l'on cherche à construire un programme chronologiquement et historiquement.

Le 23 février eut lieu le concert le plus important de la saison. La *Cassandre*, œuvre du compositeur bernois *Julius Mais*, fut chantée d'une façon remarquable et obtint un grand succès, avec le concours de la cantatrice dramatique M^{me} Reuss-Belce.

L'œuvre superbe de Karl Munzinger, *Cito Mors ruit* remporta de même un succès retentissant.

Cassandre fut exécutée une seconde fois le 9 mars à un concert populaire. — Le 16 mai réunit la société à Soleure pour un concert de charité et le 28 juin un grand festival *a capella* à la cathédrale de Berne prouvait aux auditeurs que la *Liedertafel* n'est plus au temps néfaste où un journal de Genève la proclamait en décadence.

Le *Cäcilienverein*, allié à la *Liedertafel*, s'est produit deux fois, la première le 3 novembre 1900 avec la *Nuit de Walpurgis* de Mendelssohn, la seconde, le 23 novembre avec le *Weihnachtsmysterium* de Wolfrum, chanté également à Bâle, sous la direction de Huber. Cette œuvre conçue dans les tendances les plus modernes, et excellemment chantée par les chœurs et par les solistes M^{lle} B. Widmer, de Berne, et M. Robert Kaufmann, de Zurich, n'obtint cependant pas les suffrages du public bernois.

Le 27 avril les principales sociétés de chant bernoises réunies donnèrent une audition du *Roméo et Juliette*, de Berlioz, et de la scène finale des *Maîtres chanteurs* de Wagner, avec le concours de M^{lle} Philippi, de Bâle, de l'excellent ténor